

LE SÉNAT

Le mercredi 18 mars 1992

La séance est ouverte à 14 heures, le Président *pro tempore* étant au fauteuil.

Prière.

DÉCLARATIONS DE SÉNATEURS

[Français]

FEU ROGER LEMELIN

HOMMAGES

L'honorable Arthur Tremblay: Honorables sénateurs, nous tous ses amis, son entourage, son monde du quartier Saint-Sauveur au pied de la pente douce à Québec, nous savions bien que Roger était gravement touché par le cancer qui l'a finalement emporté, il y a deux jours, quelques mois à peine après le diagnostic brutal de l'été dernier. Malgré nous cependant, le connaissant comme nous le connaissions avec son caractère de combattant entêté qui ne se résignait jamais à la défaite, nous ne pouvions nous empêcher d'espérer, contre toute vraisemblance médicale, qu'une intermission interviendrait, qu'elle pourrait être longue, que le temps lui serait accordé d'écrire le livre qui était déjà dans sa tête tout écrit, comme il le disait dans son admirable et touchante entrevue avec Réginald Martel rapportée dans *La Presse*, il y a à peine deux ou trois semaines. Ce livre qu'il avait déjà dans la tête, il voulait «l'écrire pour faire le bien», pour rendre service aux autres cancéreux, pour les aider à surmonter, au-delà de la condition qu'il partageait avec eux, le désespoir qu'il observait chez eux à leur arrivée à l'Hôtel-Dieu, à surmonter «un découragement qui lui était épargné», affirmait-il dans son entrevue avec Martel.

La destinée en a décidé autrement.

Nous sommes aujourd'hui en deuil d'un grand Québécois, d'un grand Canadien que Gaston Miron décrivait comme «l'un des fondateurs du roman québécois moderne». Ce qu'il fut, en effet, ce qu'il demeura pour l'histoire de notre littérature. À cet égard deux noms viennent spontanément à l'esprit, celui de Roger Lemelin et celui de Gabrielle Roy. *Au pied de la pente douce*, le premier livre de Roger, est de 1944; le second, *Les Plouffe*, est de 1948. Dans l'entre-deux, en 1945, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, une franco-manitobaine d'origine, soit dit en passant. Ces trois romans ont été le commencement de l'époque moderne évoquée par Miron. Du monde rural de *Maria Chapdelaine*, de Louis Émond, des *Trente arpents* de Ringuet et même de *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard, ils ont transplanté le roman québécois, dans le monde urbain, reflétant ainsi la migration des campagnes vers les villes en cours depuis la première guerre mondiale.

Pour les deux auteurs, la transplantation ne s'est pas faite en milieu favorisé; elle s'est faite en milieu populaire, à la Basse-

ville de Québec, dans le cas de Lemelin; dans le quartier Saint-Henri dans le cas de Gabrielle Roy. Autre concordance particulièrement révélatrice: dans les trois romans, la famille est au cœur de l'histoire de la trame du récit, et le personnage de la mère y occupe une place dominante, ce qui n'était pas sans rapport avec le savoureux portrait que notre ancien collègue le sénateur Le Moyne traçait de la mère canadienne-française dans l'un des essais rassemblés sous le titre de *Convergences*.

Les romans que Roger Lemelin écrivait dans les années 40, ont été des succès de librairie et ils ont ainsi rejoint un public relativement large pour l'époque. Leur audience était cependant sans commune mesure avec celle que *La famille Plouffe* rejoindra avec la télévision, non seulement au Québec mais dans tout le Canada. Odile Tremblay le rapporte dans *Le Devoir* d'hier:

Également diffusée à travers le réseau canadien anglais, la série devait atteindre en deux langues la vertigineuse cote d'écoute de 4,4 millions de téléspectateurs, un record incroyable pour l'époque.

J'emprunte de nouveau la citation suivante à Gaston Miron:

Avec ses Plouffe, Roger Lemelin a tendu pour la première fois aux Québécois un miroir dans lequel ils se sont reconnus et aimés.

On ne saurait mieux dire la signification de ce que Roger Lemelin a été par son œuvre et par lui-même pour la collectivité dans laquelle ses origines l'enracinaient et dont il a exprimé les valeurs profondes.

Honorables sénateurs, à l'été 1988, dans une circonstance analogue à celle d'aujourd'hui, j'avais à rendre hommage à un autre ami très proche, à Jean Marchand, qui lui aussi venait de nous quitter. L'amitié qui unissait Jean et Roger s'était établie quand nous étions dans la jeune vingtaine. J'ai eu la chance de partager avec l'un et l'autre la même amitié. Quant à moi, elle ne s'est jamais démentie, nonobstant la différence des caractères. Je crois que cela fut réciproque entre nous trois. Aussi comprendrez-vous que je termine pour Roger de la même manière et dans les mêmes termes que je l'ai fait pour Jean. «Tout ce qui se dit à la radio, à la télévision, tout ce qui s'écrit depuis deux jours dans les journaux, montre à l'évidence, il me semble, que Roger Lemelin a marqué son époque comme bien peu de Québécois et de Canadiens l'auront marquée. L'hommage que nous rendons à sa mémoire et qui lui est rendu de partout est l'hommage que l'on rend aux grands hommes. Il était en effet un grand homme.

Que son âme repose en paix dans l'espérance de la résurrection.» À Valéda, son épouse, à ses enfants, aux autres membres de sa famille, au nom de mon épouse, Pauline, et au mien, j'offre les condoléances les plus cordiales et les plus chaleureuses.